



Jean d'Aillon

LES AVENTURES DE GUILHEM D'USSEL
CHEVALIER TROUBADOUR

ROME

1202



Dinquêtes et complots
au cœur du Moyen Âge

Flammarion

Jean d'Aillon

LES AVENTURES DE GUILHEM D'USSEL
CHEVALIER TROUBADOUR

ROME

1202

Rome, 1202. Tandis que l'armateur marseillais Grégoire Ratoneau s'empare d'une galère sarrasine et de ses armes prodigieuses, Guilhem d'Ussel reçoit à Lamaguère la visite d'un notaire du Saint-Siège. Celui-ci vient remettre à Bartolomeo Ubaldi, son ancien écuyer, et à sa sœur le testament de leur père leur léguant la ville de Ninfa, dans le Latium.

Mais, arrivés sur leur nouvelle propriété, les enfants Ubaldi découvrent qu'ils ne sont pas les bienvenus. Et, de son côté, Guilhem d'Ussel se retrouve mêlé à la guerre opposant la commune de Rome et le Saint-Siège.

Les barons romains, principalement le sénateur Giovanni Capocci, les frères Frangipani et la famille Orsini, seront-ils des alliés ou d'implacables ennemis? Dans quel camp les armes vendues par l'armateur et conçues par l'ingénieur sarrasin Baghisain de Djeziré feront-elles pencher la victoire? Quant à Constance Mont Laurier, ancienne maîtresse de Guilhem, sera-t-elle une amie ou une adversaire?

Jean d'Aillon raconte depuis plusieurs années avec talent et exactitude historique les aventures de Guilhem d'Ussel, chevalier troubadour. Ses best-sellers attirent un public enthousiaste et fidèle. À vous d'entrer dans ce cercle de passionnés.

Flammarion

Extrait de la publication

ROME
1202

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions le Grand-Châtelet

La Devineresse

Aux éditions Le Masque

Attentat à Aquae Sextiae

Le Complot des Sarmates

L'Archiprêtre et la Cité des Tours

Nostradamus et le dragon de Raphaël

Le Mystère de la Chambre bleue

La Conjuration des Importants

L'Exécuteur de la Haute justice

L'Énigme du Clos Mazarin

L'Enlèvement de Louis XIV

Le Dernier Secret de Richelieu

L'Obscure Mort des ducs

Marius Granet et le trésor du Palais Comtal

Le Duc d'Otrante et les Compagnons du Soleil

Aux éditions Jean-Claude Lattès

La Conjecture de Fermat

Le Captif au masque de fer

Les Ferrets de la reine

L'Homme aux rubans noirs

Juliette et les Cézanne

Les Rapines du duc de Guise

La Guerre des amoureuses

La ville qui n'aimait pas son roi

Aux éditions Flammarion

Le Secret de l'enclos du Temple

La Malédiction de la Galigai

Dans les griffes de la Ligue

Aux éditions J'ai Lu

Récits cruels et sanglants durant la guerre des trois Henri

Marseille, 1198

Paris, 1199

Londres, 1200

Montségur, 1201

La Vie de Louis Fronsac et autres nouvelles

Aux Presses de la Cité

De la Taille et d'Estoc

Jean d'Aillon

ROME

1202

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-0988-3

QUELQUES PERSONNAGES

Leonardi d'Agnani, *notaire scriptore du Saint-Siège*
Aignan le libraire, *cathare, serviteur de Guilhem d'Ussel*
Alaric, *serviteur de Guilhem d'Ussel*
Pietro Annibaldi, *beau-frère et sénéchal d'Innocent III*
Baghisain de Djeziré, *cheikh sarrasin et engineor*
Samuel Botin, *banquier juif*
Giovanni Capocci, *sénateur, podestat de Pérouse*
Cardenal, *clerc et notaire de Ratoneau*
Michel de Castellaire ou Michel di Castelli, *juge ecclésiastique*
Claricia Colonna, *nièce de Giovanni Colonna*
Giovanni Colonna, *cardinal diacre de Santa Maria in Cosme-
din, chancelier du Saint-Siège*
Hugues de Fer, *chevalier et marchand, viguier de Marseille*
Jehan le Flamand, *cathare, serviteur de Guilhem d'Ussel*
Innocent III, *pape (Lotario dei Seigni)*
Robert de Locksley, *chevalier anglais, comte de Huntington*
Constance Mont Laurier, *négociante marseillaise*
Moscati, *capitaine des gardes de Capocci*
Teobaldo Orsini, *cousin de Giovanni Orsini*
Matteo Orsini, *fiis de Giovanni Orsini*
Bertoldo Orsini, *neveu de Giovanni Orsini*
Giovanni Orsini, *chef de la famille des Orsini*
Alessandro Piccolomini, *banquier siennois*
Grégoire Ratoneau, *armateur marseillais*
Raymond de Saint-Gilles, *comte de Toulouse*

Rome 1202

Sanceline, *épouse cathare de Guilhem d'Ussel*

Cencio Savelli, *camerlingue du Saint-Siège*

Riccardo dei Seigni, *frère d'Innocent III*

Giacomo dei Seigni, *neveu d'Innocent III, gouverneur de Ninfa*

Anna Maria Ubaldi, *ancienne jongleuse, épouse de Robert de Locksley, enfant adultérin du cardinal Ubaldi*

Bartolomeo Ubaldi, *frère d'Anna Maria Ubaldi, ancien jongleur, chevalier, enfant adultérin du cardinal Ubaldi*

Guilhem d'Ussel, *troubadour et chevalier au service du comte de Toulouse*

Ugolino, *cardinal, comte de Seigni*

Pierre de Vico, *préfet de Rome*

Guillaume Vivaud, *négociant et banquier marseillais*

Prologue



À la fin du XII^e siècle, le capitaine d'une troupe de mercenaires était arrivé dans le Toulousain, engagé par le comte Raymond. Ce chevalier, nommé Guilhem d'Ussel, traînait derrière lui un passé obscur qu'il voulait oublier. Marseillais d'origine, meurtrier du tortionnaire de sa mère qui travaillait dans une tannerie, il était parti sur les routes à treize ans, devenant colporteur, maraudeur, fredain, troubadour, routier, homme d'armes et finalement écuyer et chevalier chez le capitaine le plus redouté de ce temps : Mercadier, l'homme lige de Richard Cœur de Lion, qu'on surnommait l'ennemi du genre humain.

Par sa loyauté, sa hardiesse et son habileté, Guilhem avait gagné la confiance du comte de Toulouse qui lui avait demandé de se rendre à Marseille pour enquêter sur les agissements des seigneurs des Baux. C'est à cette occasion que l'ancien coureur d'aventure s'était lié d'amitié avec Robert de Locksley, longtemps brigand à Sherwood où on le nommait Robin au capuchon, ainsi qu'avec les jongleurs Anna Maria et Bartolomeo Ubaldi, enfants naturels d'un cardinal romain et espions du pape.

Dans le port provençal, Guilhem était devenu l'amant de la corroyeuse qui dirigeait la tannerie où il avait été jeune ouvrier. Mais il l'avait quittée pour d'autres aventures et d'autres maîtresses, avant de convoler avec une cathare qu'il avait sauvée du bûcher.

Jean d'Aillon

Plus tard, Anna Maria avait épousé le sire de Locksley, devenu homme lige de Philippe Auguste après avoir ramené au roi de France le précieux testament du roi Richard, une aventure incroyable qui n'avait réussi que par l'audace et le talent de Guilhem d'Ussel. Quant à Bartolomeo, écuyer puis à son tour chevalier, il vivait désormais non loin de Lama-guère, le fief d'Ussel.

Pour Anna Maria et son frère, Rome et la mission que leur avait confiée le pape Innocent III n'étaient plus que de vagues souvenirs, mais le Saint-Père, lui, ne les avait pas oubliés...

Les chevauchées de Guilhem d'Ussel sont relatées dans les romans suivants :

De Taille et d'Estoc

Marseille, 1198

Paris, 1199


Londres, 1200

Montségur, 1201

Rome, 1202

I

Février 1202

orsqu'il monta sur le trône de saint Pierre quelques mois après la mort de l'empereur d'Allemagne, Henri VI, Lotario dei Seigni n'avait pas encore reçu la prêtrise¹. Sous le nom d'Innocent III, le nouveau pontife avait d'abord consacré son énergie à libérer l'Église des chaînes avec lesquelles l'Allemagne l'avait liée.

Jusqu'à sa mort, le 28 septembre 1197, Henri VI, fils du très redouté Frédéric Barberousse, avait fait régner la terreur dans les territoires vassaux de l'Empire, particulièrement en Italie. Ceux qui s'opposaient à lui étaient torturés et mutilés avant de pourrir au fond d'infâmes cachots. Mains tranchées et yeux crevés étaient les moindres des châtements qu'il appliquait sans aucune miséricorde.

En 1196, sous le prétexte d'une nouvelle croisade, Henri VI avait décidé de soumettre la Sicile normande afin de franchir plus facilement la mer. Il y était parvenu avec une armée de soixante mille hommes, infligeant à ses ennemis les tortures les plus horribles. Ainsi, le roi de Sicile avait eu sa couronne clouée sur sa tête ; un de ses fils, aveuglé, avait été jeté dans un cul de basse-fosse ; les autres avaient été suppliciés des plus effroyables manières avant d'être brûlés vifs.

1. Il sera ordonné prêtre quelques semaines plus tard.

Jean d'Aillon

C'est dire si la mort de ce cruel empereur avait provoqué des manifestations de joie. Mais sa disparition avait aussi entraîné l'anarchie. Les villes italiennes s'étaient soulevées, massacrant avec férocité les rapaces officiers de l'Empire. Philippe de Souabe, le jeune frère de l'empereur, avait même failli être écorché vif.

Pour la papauté, la mort d'Henri VI était l'occasion inespérée de se libérer du joug allemand. Quand les grands électeurs de la diète¹, incapables de se mettre d'accord, avaient élu deux empereurs : Othon de Brunswick soutenu par les guelfes et Philippe de Souabe par les gibelins qui appuyaient les Hohenstaufen², Innocent III n'avait pas pris parti, laissant les deux camps s'affaiblir mutuellement.

Après cette élection, les puissances de la Chrétienté avaient pris position en fonction de leurs alliances. Philippe de Souabe – Hohenstaufen – avait été soutenu par le roi de France Philippe Auguste, tandis qu'Othon de Brunswick recevait l'appui des villes lombardes et de son demi-frère Richard Cœur de Lion.

Ce n'est que quatre ans après la mort d'Henri VI, en 1201, qu'Innocent III s'était senti suffisamment fort pour afficher ses préférences guelfes et reconnaître Othon de Brunswick comme empereur³, alors que le frère d'Henri VI avait pourtant été homme d'église, ayant brièvement siégé comme évêque de Würzburg.

Ne craignant plus l'Empire, le nouveau pape s'était attaché à régler à son avantage la confrontation permanente entre le Saint-Siège et la commune de Rome.

Cinquante ans plus tôt, la bourgeoisie romaine conduite par Arnaud de Brescia avait obtenu, comme dans d'autres

1. L'Empire allemand, successeur de l'empire de Charlemagne, était constitué d'États dont les grands électeurs choisissaient l'empereur.

2. Les guelfes venaient de Welfs, famille souabe, et les gibelins venaient du château de Waiblingen, seigneurie des Hohenstaufen.

3. Juillet 1201.

Rome 1202

villes d'Italie, le droit de gérer les affaires communales par l'intermédiaire d'un sénat.

Mais, après la mort de Brescia, les papes œuvrèrent pour entraver cette liberté accordée sous la contrainte. En 1188, le Saint-Siège était enfin parvenu à imposer ses volontés à la commune : le peuple romain avait reconnu la souveraineté de la papauté sur leur Sénat ; les sénateurs s'étaient engagés à jurer hommage au souverain pontife ; Rome avait promis de garantir la sécurité du pape, de ses gens et de ses visiteurs.

En contrepartie, le Saint-Père avait accepté l'existence de la commune et laissé au Sénat l'exercice de la justice et le droit de décider des règlements de la ville.

Ce partage du pouvoir avait tant bien que mal fonctionné jusqu'à l'élection comme sénateur de Giovanni Capocci.

Tribun exceptionnel, véritable homme de guerre et juriste aimé du peuple, Capocci était aussi podestat¹ de Pérouse. À Rome, ce sénateur poursuivait une immense ambition : que la ville de Romulus redevienne la capitale du Latium, comme à l'époque de la république romaine.

Déjà, quelques années plus tôt, Rome avait brûlé Albe qui refusait de lui faire allégeance. Plus tard, et pour les mêmes raisons, Tusculum avait été rasé et ses habitants massacrés ou mutilés, démembrés et énucléés par les bourreaux romains. Mais pour que Rome devienne toute-puissante, Capocci savait qu'il lui fallait écarter le pape, ou au moins l'affaiblir. Afin d'y parvenir, il avait pris la tête d'un parti de l'indépendance, assurant aux Romains que le pape les dépouillait de leurs droits et de leurs biens comme le faucon plumait les petits oiseaux. En 1199, il avait entraîné la commune dans une guerre contre Viterbe sous prétexte que cette ville avait été alliée à Frédéric Barberousse.

1. L'empereur Frédéric Barberousse était à l'origine de l'institution des podestats. Étrangers de la ville qui les élisait pour un an, ils s'y installaient avec leurs assesseurs et leurs archers pour rendre la justice et imposer l'ordre public. N'appartenant pas à la cité qui les avait choisis, ils gouvernaient donc en toute indépendance.

Jean d'Aillon

Mais en réalité, la raison était que Viterbe appartenait au pape.

Le calcul de Capocci s'avérait habile. Si Innocent III ne finançait pas l'expédition romaine, la population se dresserait contre lui. Dans le cas contraire, Viterbe le désavouerait comme suzerain et le traiterait en ennemi. Quel que soit le choix du pape, la commune de Rome en sortirait fortifiée.

Dans cette sinistre joute, Innocent III avait dû s'incliner et son frère, Riccardo dei Seigni, s'était vu contraint de financer l'expédition guerrière.

Le jour de l'Épiphanie de l'an 1200, l'armée de Rome avait écrasé les forces de Viterbe après les avoir affrontées sur la route de Vitorchiano. Comme à Tusculum, la ville vaincue avait été pillée et même si le pape avait empêché le massacre de ses habitants, un grand nombre de captifs avait été conduit à Rome et entassé dans la Canaparia, les cachots du Capitole, pour y pourrir en attendant d'être démembré par les bourreaux.

Mais la commune romaine n'était pas la seule puissance que le pape devait prendre en compte. Il lui fallait aussi affronter les barons, les potentes, ces grandes familles aristocrates qui possédaient d'immenses domaines dans le Latium et de véritables châteaux forts en pleine ville. Giovanni Capocci en faisait partie mais seuls quatre lignages importaient vraiment : les Seigni, dont sortait Innocent III, les Orsini, dont était issu le précédent pape Célestin III, les Frangipani – les plus puissants – et enfin les Colonna.

Pour l'heure, Seigni et Colonna étaient alliés et les autres familles nobles restaient à distance des ambitions de Capocci dont elles méprisaient les alliés roturiers : ces marchands et artisans de la plèbe romaine.

Seulement, des rumeurs laissaient entendre que des changements se préparaient. C'est la raison pour laquelle, en ce mois de février 1201, Innocent III s'apprêtait à tenir un concilia-bule au palais de Latran.



Rome 1202

Après sa conversion au christianisme, l'empereur Constantin avait offert à l'évêque de Rome le palais des Laterani – une vieille famille romaine – afin que le successeur de saint Pierre dispose d'un domaine correspondant à son rang.

Ces terres se trouvaient au sud de la ville, entre l'aqueduc de Claude et la porte Asinaria, dans le mur d'Aurélien. C'est là que le pape avait fait construire son église : Saint-Jean-de-Latran ; et ses successeurs leur palais : le patriarchium. Un bourg pour les serviteurs s'était constitué autour de ces premiers monuments, des monastères avaient été érigés, puis le palais agrandi par des portiques, de grandes salles – dont une pour les conciles –, et même une tour fortifiée contrôlant l'entrée du domaine religieux quand on arrivait du centre de Rome. Au fil des siècles, de nouveaux édifices avaient été dévolus à l'administration de l'Église et aux appartements privés du Saint-Père.

C'est à une extrémité du palais, dans une grande salle à trois absidioles construite par Léon III et dont le haut plafond était soutenu par des colonnes de porphyre et de marbre, qu'Innocent III réunissait son conseil. Décorée de mosaïques illustrant la vie des apôtres, l'abside principale abritait la majestueuse chaise papale couverte d'un dais frangé d'or.

Ce jour-là, le camerarius¹ avait convoqué les plus proches du Saint-Père : sa famille et ses fidèles. Revêtu d'un pallium brodé de fils d'or et d'argent, manteau rouge sur les épaules, coiffé de la tiare pontificale à triple couronne et tenant à la main la fêrule papale, Lotario dei Seigni venait de s'installer quand le camerarius fit pénétrer les invités.

Après s'être agenouillés devant lui et avoir embrassé son genou, ils s'installèrent en silence à la place qui leur était impartie. Chacun disposait, entre deux colonnes, d'un siège curule richement sculpté rehaussé d'un épais coussin cramoisi.

Pendant ce temps, Innocent III les observait de son habituel air impénétrable. Seul le clapotis d'une fontaine de marbre, au centre de la salle, se faisait entendre.

1. Le camerlingue, sorte de secrétaire général du Saint-Siège.

Jean d'Aillon

Au bout de quatre ans sur le trône de saint Pierre, la réputation de Lotario dei Seigni dans les chancelleries de la Chrétienté restait discutée. Pour beaucoup, c'était un pape qui vivait dans la pauvreté, laissant toutes ses richesses à l'Église pour en restaurer la puissance ; pour d'autres, *c'était un scélérat disposé à tous les crimes afin de satisfaire son inextinguible soif d'argent*¹.

Cependant, tout le monde était d'accord sur un des traits de son caractère : Innocent III était le plus ambitieux des pontifes que Rome ait connus depuis des siècles.

Ce jour-là, à droite du Saint-Père se tenait son frère Riccardo. Comme Lotario, ce dernier avait un visage long avec la même petite bouche arrondie, mais son regard était différent. Là où celui d'Innocent III affichait la réflexion, et parfois la compassion, celui de son frère ne montrait qu'un mélange de froideur et de brutalité.

Riccardo s'habillait souvent d'une lourde robe de laine écarlate ornée de l'emblème des Seigni – un aigle doré – serrée à la taille par un triple ceinturon de buffle supportant une large épée ainsi qu'un couteau de chasse. Ses cheveux courts dévoilaient un front large et une balafre rouge laissait deviner le guerrier.

À sa gauche, dans une majestueuse robe brune brodée et galonnée qui dissimulait un bel embonpoint, siégeait Ugolino, comte de Seigni. La quarantaine, cardinal-diacre de Saint-Eustache, cousin d'Innocent III, il n'était pas prêtre et on redoutait ses talents de tortueux diplomate dans l'Europe entière.

En face, Cencio Savelli, cardinal depuis peu et nouveau camerlingue, avait une réputation de prudence et d'habileté. À côté de lui, Giovanni Colonna, le cardinal diacre de Santa Maria in Cosmedin et chef de la chancellerie pontificale, portait une tunique de soie sur une chemise de lin avec un manteau à capuchon fourré de gris. Il gardait perpétuellement la bouche entrouverte. Cette expression lui donnait un air naïf

1. Citation de Matthieu Paris (voir bibliographie).

Rome 1202

et bon enfant, mais ceux qui le connaissaient le savaient cupide et féroce, comme tous les Colonna. Giovanni n'avait aucun lien familial avec Lotario, ayant même été un temps son adversaire, car le précédent pape, Célestin III, l'avait choisi comme successeur. Mais lors du dernier concile, après avoir compris qu'il n'obtiendrait pas la majorité, il avait habilement rejoint les Seigni en échange de la chancellerie, une des charges les plus lucratives du Saint-Siège.

Dernier invité, beau-frère et sénéchal d'Innocent III, Pietro Annibaldi était le seul à ne pas être en robe. En effet, il portait une broigne de buffle maclée d'écailles de fer couverte d'un surcot brodé de deux lions d'or. D'une taille imposante, son visage aux traits épais ressemblait au mufle d'un bœuf dont il possédait le regard morne. Une expression qui trompait souvent ses adversaires car Annibaldi se montrait plus fin qu'on ne le percevait au premier abord. Comme Riccardo, une épée pendait à son baudrier et une dague était accrochée près de son escarcelle. La force d'Annibaldi tenait à la grande tour de défense qu'il possédait, devant la via Major, à l'entrée de Latran.

— Très vénérables pères et honorés seigneurs, loué soit Jésus-Christ, commença Innocent III de sa voix sans timbre qui faisait trembler les plus courageux.

Il se tut suffisamment longtemps pour que chacun ait le temps de répéter :

— Loué soit Jésus-Christ.

— Que le seigneur vous bénisse, frères, cousins et amis. Je vous ai rassemblés pour écouter ce que mon beau-frère a récemment appris sur Giovanni Capocci.

D'une voix lourde et rocailleuse, Annibaldi expliqua que des rumeurs courraient selon lesquelles Capocci achetait des armes pour équiper une cohorte mercenaire, doutant ainsi que les capitaines de la milice de Rome le suivent s'il tentait un coup de force contre Latran.

— Rien de nouveau, et guère inquiétant, observa Riccardo avec une indifférence forcée. Latran est protégé par ta tour,

Pietro, et par les murailles construites le long de l'aqueduc¹. De plus, pour arriver ici, Capocci devrait traverser mon territoire et, s'il tentait cette folie, il n'en sortirait pas indemne.

— Peut-être... Seulement ces temps-ci, Capocci a rencontré à plusieurs reprises Giovanni et Teobaldo Orsini, laissa tomber Pietro Annibaldi.

Mis à part un incontrôlable frémissement des lèvres, Innocent III resta impassible, mais ceux qui observaient ses fines mains manucurées les virent serrer les accoudoirs de sa chaise avec une telle force que ses phalanges blanchirent.

Son prédécesseur, le pape Célestin III, s'appelait Giacinto di Boboni Orsini et, depuis la nuit des temps, les Orsini s'opposaient aux Scotti, la famille de sa mère, et de ce fait aux Seigni.

— La semaine dernière, Giovanni et Teobaldo Orsini, accompagnés de Giovanni Capocci, ont été reçus chez les Frangipani, poursuivit Annibaldi, lançant un regard féroce à Riccardo Seigni.

Les Frangipani constituaient la plus puissante et la plus riche famille romaine. Leur forteresse s'étendait du Colosseum à la Torre dell'Arco du cirque Maximus en longeant le Palatin, englobant dans son enceinte nombre de monuments anciens, dont la tour Cartularia et l'arc de Titus.

Ces fortifications déplaisaient au Saint-Siège puisque, pour se rendre de Latran au Capitole ou au Vatican, cardinaux, serviteurs de la cour papale, et le pape lui-même, devaient demander le passage. Certes les Frangipani ne s'y opposaient jamais, car leur famille avait toujours soutenu la papauté – n'étaient-ils pas comtes palatins de Latran ? –, mais la sollicitation restait humiliante.

Pour cette raison, le sénéchal Annibaldi avait proposé à plusieurs reprises à la puissante famille d'acheter le Colosseum, cet ancien cirque où tant de chrétiens avaient été martyrisés. Seulement, comme il s'était toujours heurté à un

1. L'aqueduc de Claude. Il en reste encore plusieurs arches à Latran.

Rome 1202

refus, il usait désormais de menaces à peine voilées, sans obtenir de meilleurs résultats.

Les Frangipani apparaissaient donc de plus en plus comme des adversaires pour le Saint-Siège. S'ils se rangeaient au côté de Capocci, des Orsini et de la commune de Rome, une rude ligue se formerait contre Innocent III.

— Il se prépare une alliance ! martela le sénéchal. Que ces trois familles unissent leurs forces et entraînent la commune, alors les autres barons les rejoindront. Le Saint-Siège sort à peine de la dépendance de l'Empire et une nouvelle mise sous tutelle marquerait la fin des ambitions de notre famille.

— Capocci ne tentera rien avant la fin de l'année prochaine, intervint le chancelier Colonna. Son mandat de podestat a été renouvelé pour un an par les gens de Pérouse et il ne vient à Rome que tous les deux ou trois mois.

— Cela nous laisse un an, conclut sobrement Innocent III. Et en un an, je veux que Capocci ait perdu la partie. Écoutez maintenant ce que m'a proposé mon cher neveu Ugolino pour mettre fin aux torts que ce pourceau cause à la sainte papauté.

Si Ugolino avait une grande habitude de la diplomatie, il était passé maître dans l'art des vilains jeux qui se jouaient dans l'ombre. Chacun le savait et on l'écouta avec attention.

— Capocci est pauvre, vous ne l'ignorez pas. Pour acheter des armes, il a dû emprunter. Il a approché des juifs et des changeurs, il est même allé quémander auprès de la banque Piccolomini, mais j'ai veillé à ce qu'il soit éconduit. Il a donc été contraint de vendre plusieurs propriétés. De plus, il a entrepris la construction d'une tour fortifiée qui le ruine. Sa faiblesse, c'est donc ce dénuement qui le ronge. Maintenant, quelle est sa force ? L'amour que les Romains lui portent. Mais pourquoi est-il aimé ? Parce qu'il est indigent ! Sa pauvreté prouve qu'il n'est pas corrompu, assure-t-on au Capitole...

L'exposé du dessein d'Ugolino terminé, Riccardo Seigni fit quelques remarques ironiques sur la difficulté de sa mise en œuvre, ajoutant avec suffisance qu'il ne croyait pas à une

Jean d'Aillon

alliance entre les Frangipani et la populace romaine contre la papauté.

— Les Frangipani ont gardé les racines mercantiles de leurs ancêtres boulangers, dit-il avec mépris. S'ils cherchent à se faire passer pour des aristocrates depuis qu'ils ont défendu Rome contre Barberousse, ils demeurent des boutiquiers. Tant qu'ils gardent des avantages à commercer avec la papauté, ils ne se tourneront pas contre nous.

Pendant qu'il pérorait ainsi, son frère tapotait du pied la dernière marche de son siège papal, marquant ainsi son désaccord.

— Les Frangipani ont combattu aux côtés des Normands de Sicile, intervint finalement Innocent III. Ils ont fait des papes, eux aussi ! Ne les sous-estime donc pas, mon frère !

Devant ce regard réprobateur, Riccardo inclina la tête. Sa bouche marqua sa bouderie et il resta silencieux.

Pour le mortifier un peu plus, Innocent III lui demanda de faire entrer le père Castelli qui attendait hors de la salle.

II

Michel di Castelli s'occupait des crimes d'hérésie à la chancellerie pontificale. Maigre, en aube blanche et chape écarlate, le visage émacié, il resta humblement debout au milieu de la pièce, les yeux baissés.

— Cencio, et toi, Giovanni, dit Innocent III en s'adressant au camerlingue et au chef de la chancellerie pontificale, vous vous souvenez certainement des enfants du cardinal Ubaldi. Il y a quatre ans, vous étiez près de moi quand monseigneur Piaggio leur a expliqué ce que j'attendais d'eux à Marseille...

Les deux cardinaux opinèrent du chef.

— ... Pour les autres, qui ne connaissent pas l'histoire, la voici en quelques mots. Nous avons appris que le vicomte de Marseille, ignoble défroqué jouisseur, était prêt à abandonner ses droits sur la vicomté contre vingt mille sous d'or pour couvrir ses dettes. Cela nous aurait permis de réunir la ville basse et la ville épiscopale sous notre autorité. Seulement, d'autres acheteurs étant sur les rangs, nous ne voulions pas nous découvrir. Pour transmettre notre proposition au vicomte, sans qu'on démasque notre messenger, monseigneur Piaggio avait pensé aux enfants adultérins du cardinal Ubaldi. Jongleurs adroits et réputés, ils se seraient facilement fait inviter aux banquets du vicomte. Mais rien ne s'est déroulé comme prévu. Le vicomte a été enlevé, puis délivré par quelques aventuriers menés par le prévôt de Marseille.

Jean d'Aillon

Les enfants Ubaldi se sont joints à eux et ne sont jamais revenus à Rome¹.

— C'est le passé ! maugréa Riccardo en hochant de la tête, car il n'ignorait rien de l'échec de l'entreprise. En quoi cette histoire présente-t-elle encore de l'intérêt ?

Innocent III arqua les sourcils d'un air contrarié.

— Riccardo, tu connais les statues² de Rome la Grand³ qui se trouvent sur l'esplanade de Latran...

Il attendit un instant que son frère, déconcerté, laisse tomber un oui interrogatif.

— ... Chaque fois que je passe devant l'une d'elles, je pense à Capocci et aux enfants Ubaldi.

Sans en dire plus, le pape balaya sévèrement la salle des yeux jusqu'à ce que le cardinal Ugolino murmure :

— Spinario...

— Oui, ce garçon qui enlève une épine douloureuse de son talon⁴. Seulement, à la différence du spinario, je ne ressens pas une piqûre, mais deux, et je n'ai pas vocation à aimer souffrir comme saint Eustache.

Il eut un sourire glacial en faisant signe au père Castelli de commencer.

Celui-ci prit la parole, d'abord avec beaucoup d'humilité, ensuite, ayant vu que l'assistance était captivée, avec une certaine hardiesse. Il expliqua la façon dont il avait retrouvé les jongleurs :

— Anna Maria Ubaldi a épousé un chevalier anglais, compagnon de Richard Cœur de Lion, qui avait participé à la délivrance du vicomte de Marseille. Il se nomme Robert de Locksley et a sauvé la vie du roi de France, Philippe Auguste,

1. Voir : *Marseille, 1198*, du même auteur.

2. S'y trouvait, entre autres, la statue équestre en bronze de Marc Aurèle actuellement au Capitole.

3. Les troubadours nommaient ainsi les légendes romaines.

4. Cette statue fut transférée au Capitole après que Sixte IV en eut fait don à la municipalité, au XV^e siècle.

Rome 1202

il y a deux ans, à l'occasion d'une tentative d'assassinat que je ne suis pas parvenu à éclaircir.

Il se racla la gorge avant de poursuivre.

— Robert de Locksley est comte de Huntington. Mais durant l'absence du roi Richard, alors en croisade, il a été poursuivi par la justice anglaise. Réfugié dans une forêt avec quelques larrons, il a commis un nombre incalculable de méfaits d'une audace inouïe. On l'appelait alors Robin au Capuchon, Robin Hood. Puis le roi est rentré en Angleterre et l'a gracié.

— Cette fripouille méritait pourtant la corde, observa Riccardo.

— Exactement, mon seigneur. Mais Richard, malgré son cœur de lion, n'était-il pas aussi une canaille ?

L'assistance acquiesça par des sourires.

— Simon de Montfort m'a écrit à son sujet, lorsqu'il m'a annoncé qu'il se joindrait à la nouvelle croisade¹, intervint Innocent III. Ce Locksley s'est récemment rendu en Angleterre d'où il aurait rapporté un important document pour Philippe Auguste.

— Quel document, vénéré Saint-Père ? interrogea Ugolino.

— Je n'ai pu le savoir exactement, mais un maître du Temple m'a laissé entendre que ce pourrait être le testament de Richard en faveur d'Arthur de Bretagne.

— Voilà qui nous serait dommageable, grimaça le diplomate, appuyé d'un signe de tête par le chancelier Colonna.

— Robert de Locksley est désormais homme lige de Philippe Auguste qui lui a remis un fief, près de Paris, poursuivit le pape. Anna Maria Ubaldi, son épouse, est donc une dame importante. Elle pourrait revendiquer le nom de son père et ses titres, et m'accuser de l'avoir écartée de la succession, ainsi que son frère.

» Parlez-nous maintenant de lui, père Castelli, et surtout de son maître.

— Bartolomeo est devenu écuyer d'un aventurier roturier, chevalier et troubadour, qui se nomme Guilhem d'Ussel.

1. La quatrième croisade, conduite en 1202 et qui aboutira à la prise de Constantinople.

Jean d'Aillon

Montfort a écrit quelques mots sur lui dans la lettre adressée à notre Saint-Père. Il se trouvait aussi à Paris avec ce Robert de Locksley pour déjouer l'attentat. Il aurait ensuite quitté la ville avec des hérétiques cathares...

— Des cathares ? À Paris ! s'exclama Ugolino, haussant les sourcils de surprise.

— Oui, monseigneur, c'est une des raisons pour lesquelles je me suis intéressé à cet Ussel. Il a installé ces hérétiques dans son fief. Cela, je l'ai appris par une correspondance avec Fulcrand, l'archevêque de Toulouse. Cet Ussel a aussi accompagné Locksley à Londres.

Castelli s'arrêta de parler, demandant du regard au pape l'autorisation de poursuivre.

— Continuez, mon frère. Vous avez bien conduit cette affaire, malgré quelques erreurs commises au début. Je vous laisserai donc la terminer.

Castelli, rougissant, expliqua alors pourquoi il était nécessaire de rendre aux deux enfants Ubaldi la part d'héritage de leur père qui leur revenait.

— Noble Giovanni, dit Innocent III en s'adressant au chef de la chancellerie pontificale, tu prépareras les pièces nécessaires au sujet de ce testament et tu préviendras mon neveu Giacomo, le gouverneur de Ninfa.

» Ugolino, reste avec moi, j'ai à te parler. Quant à vous, Riccardo et Annibaldi, mes chers frère et beau-frère, j'aimerais que vous cessiez de vous quereller comme deux coqs en basse-cour.

La réprimande claqua d'un ton si sec que les deux hommes baissèrent humblement la tête. Innocent III fit un signe de main, indiquant la fin de la conférence. Chacun se leva pour venir baiser sa bague avant de se retirer à reculons.



Si le camerlingue Cencio Savelli habitait le palais de Latran, comme le cardinal Ugolino et le sénéchal, il n'en allait pas de même pour Giovanni Colonna. Saluant Riccardo et Anni-

baldi qui sortaient l'un derrière l'autre, s'ignorant superbement malgré la réprimande, Colonna conduisit Michel di Castelli à la chancellerie pontificale.

C'est dans cette partie du palais qu'étaient calligraphiés sur parchemin les actes officiels signés par le pape ou les cardinaux. C'est là aussi qu'ils étaient authentifiés par une marque. Si les lettres courantes de la chancellerie étaient cachetées d'un simple sceau de cire rouge représentant les clefs de saint Pierre, les plis importants se voyaient certifiés par un sceau de plomb qu'on appelait une bulle à cause de sa forme ronde. Deux cisterciens, appelés les bullateurs, fermaient ces parchemins par une cordelette de soie ou de lin passée dans des orifices du document, puis nouée. L'attache était ensuite serrée entre deux rondelles de métal avec une tenaille renfermant deux matrices. Sur l'une d'elle figuraient saint Pierre et saint Paul et sur l'autre le nom du pape¹. Un coup de marteau sur la tenaille estampait les deux empreintes en comprimant la cordelette.

Dans le scriptorium, Colonna présenta Michel di Castelli aux notaires scriptores, et plus particulièrement à celui qu'il enverrait dans le Toulousain ; un clerc d'une grande habileté qui ne craignait pas de manier l'épée et la dague.

Après quoi, Giovanni Colonna se rendit auprès des bullateurs afin de vérifier leur travail de la journée et de récupérer la matrice papale d'Innocent III, qu'il conservait d'ordinaire dans un sac brodé d'or attaché à sa ceinture.

Il sortit ensuite dans la cour où on avait préparé sa voiture. Il aurait pu se rendre à Rome à cheval ou en mule blanche, mais il jugeait que même un palefroi immaculé n'était pas digne de son rang. Aussi avait-il fait construire un confortable coche à rideaux sur lesquels étaient brodées des colonnes, ses nouvelles armoiries. Quatre gardes avec lance et arbalète, deux en surcot portant les clefs de saint Pierre et deux avec la colonne des Colonna, l'escortaient.

1. Cette matrice papale était brisée à la mort du pontife.

Jean d'Aillon

Ils prirent la via Major conduisant au grand cirque fortifié des Frangipani, le Colosseum. L'ayant contourné, ils longèrent le Palatin avant d'emprunter le chemin raviné traversant l'antique cirque des courses de chars que les Romains nommaient Circo Massimo. Cahoté dans le chariot, le cardinal Colonna songeait avec nostalgie à la dernière élection papale.

C'est lui qui aurait dû être élu. C'était le choix de Célestin III mais Lotario dei Seigni avait triomphé. Plusieurs cardinaux, qui pourtant devaient tout à Célestin, l'avaient trahi après sa mort. Depuis, les Seigni s'octroyaient toutes les charges de la Curie et les Colonna récoltaient des miettes.

Malgré tout, Giovanni Colonna s'efforçait d'écarter ses regrets. En ralliant les Seigni, il avait négocié la chancellerie et la basilique Santa Maria in Cosmedin, deux offices qui engendraient d'énormes profits et feraient de lui l'homme le plus riche de Rome. En effet, le chancelier recevait un bénéfice pour chaque promotion dans l'Église. Évêque, archevêque ou abbé, tous devaient lui verser une commission à leur nomination. Certes, ces dons étaient distribués entre le pape et les cardinaux, mais le chancelier en gardait la plus grosse part. De surcroît, il percevait aussi des gratifications pour gagner des procès, obtenir des faveurs ou recueillir des renseignements confidentiels.

Quant à la basilique Santa Maria in Cosmedin, elle apportait de considérables avantages. En premier lieu, celui d'un magnifique logement. La famille Colonna ne possédait pas de grandes forteresses comme les Orsini ou les Frangipani, n'occupant que l'antique mausolée d'Auguste où Giovanni n'aurait pu tenir son rang. Or, trois cents ans plus tôt, le pape Nicolas 1^{er} avait construit un palais derrière la basilique en réutilisant un antique bâtiment de la fin de l'Empire romain, la préfecture de l'Annone. Désormais attribué au cardinal diacre ¹, ce palais était fortifié d'une courtine autour d'une cour et agrémenté de belles salles voûtées. Avec ses murs épais et ses fenêtres étroites, il s'avérait une citadelle impénétrable.

1. Derrière l'église, ce palais diaconal existe toujours. Son portail est *via della Greca*.

Rome 1202

De plus, Santa Maria in Cosmedin était située devant le forum Boarium, le grand marché portuaire ceinturé des maisons et entrepôts des plus riches négociants de la ville. C'est là, sur les rives boueuses du Tibre, que les barques déchargeaient tout ce qui se vendait à Rome. De nombreux magasins appartenaient à la basilique qui encaissait ainsi de substantiels loyers.

Enfin, comme chancelier, Colonna avait la haute main sur les taxes exigées par le Saint-Siège. Or, à Rome tout était négociable. En échange d'une gratification offerte au procureur du cardinal, la chancellerie accordait une remise aux marchands suffisamment généreux.

Deniers parisis, masses, sequins vénitiens, florins, mancuse¹, carlino napolitains, ducats d'or de Florence, pavese de Pise, chaque jour, des sommes considérables entraient dans les coffres du cardinal chancelier, ou dans ceux de la banque Piccolomini à laquelle il avait confié une partie de sa fortune. Ce qui ne cessait de le réjouir.



La voiture s'arrêta devant le portail de son palais, derrière Santa Maria. Descendant du véhicule, Giovanni Colonna songea à sa nièce Claricia qui l'attendait. À seize ans, la fille de son frère mort aux croisades devenait peu à peu une belle femme. Dommage qu'il n'ait pas eu le temps, à Latran, de discuter avec Annibaldi. Quelques jours plus tôt, il lui avait proposé que Claricia épouse son fils contre une dot de dix mille florins. Depuis, il attendait la réponse, mais ne doutait pas de l'accord. Les Annibaldi n'étaient sortis de l'ombre qu'en se rapprochant des Seigni. En s'alliant avec les Colonna, ils deviendraient l'une des plus puissantes familles de Rome.

Quant aux dix mille florins, ils glisseraient dans ses coffres. Un autre motif de se réjouir.

1. Pièce espagnole valant sept sous d'or.



Mars 1202



ppuyés sur la rambarde crénelée du château¹ de poupe de la Sainte-Madeleine, Grégoire Ratoneau et Constance Mont Laurier, son épouse, regardaient s'éloigner les murailles du port de Civita-Vecchia.

Sous cette construction supportée par des piliers reposant sur le pont supérieur, l'homme de barre maniait un timon relié à de larges palets latéraux qui faisaient office de gouvernail.

Grégoire Ratoneau, en robe écarlate recouverte d'un épais manteau de laine à col de renard, se retourna vers le gaillard de proue où le pilote, copieusement rincé par les embruns, hurlait des ordres au timonier qui manœuvrait le gouvernail de façon aveugle, à cause des voiles triangulaires lui bouchant la vue. La nef filait déjà à belle allure, suivie par une nuée de mouettes criillantes.

Le regard de Ratoneau balaya rapidement les passavants où, sous la surveillance d'un premier-mâitre, s'activaient deux douzaines de marins au visage noirci par le soleil. Par la grande ouverture située au milieu de l'entrepont, il vit les

1. Les châteaux, constructions élevées à la proue ou à la poupe des navires, faisaient office de défense. À cette époque, ils pouvaient avoir la forme de tour.

Jean d'Aillon

rameurs quitter leur banc de nage. Engagées dans les sabords du bordage, quatre longues rames servaient aux manœuvres mais, une fois en pleine mer, les rameurs pouvaient prendre un peu de repos.

À la proue, le cuisinier coupait du lard qu'il jetait au fur et à mesure dans une marmite mijotant sur un fourneau de fer et de brique. Son aide alimentait le foyer de petites bûches.

La bonne odeur de la soupe parvint aux narines de Grégoire Ratoneau et un mélange de bonheur et de vanité gonfla son cœur. Cette nef lui avait coûté cher, très cher, mais aucun armateur à Marseille ne possédait plus beau ni plus vaste et robuste navire.

Le timonier donna un coup de barre et il sentit la nef virer au septentrion.



Ratoneau était armateur. Pendant des années, d'abord avec une grande barque puis avec une galéa¹, il avait commercé avec l'Orient, vendant huile d'olive, peaux, fer et cuivre, et ramenant de ses voyages épices, lames de Damas, coffrets précieux et lin d'Égypte.

La galère lui avait permis de transporter des quantités plus importantes, mais surtout de se livrer au piratage contre les barques sarrasines moins bien armées que la sienne. C'est ainsi qu'il s'était approprié un second navire, ce qui avait fait de lui un des plus honorables négociants marseillais, et même un consul de la ville.

Large d'épaules, Ratoneau avait la peau mate et le nez busqué des infidèles. On disait que les Sarrasins avaient violé sa mère lors d'un raid barbaresque sur Marseille et qu'il était le fruit de ces violences. C'était peut-être aussi la raison de son attitude ambivalente envers les infidèles. Dans les comptoirs d'Orient, il parlait leur langue et commerçait avec eux, mais en mer, la haine qu'il éprouvait envers ceux qui avaient forcé

1. Petite galère.

Rome 1202

sa mère reprenait le dessus. S'il se sentait plus fort, il attaquait leurs navires pour s'emparer des cargaisons, puis massacrait sans pitié les équipages mahométans, prenant même plaisir à faire flageller à mort les survivants.

Trois ans plus tôt, Constance Mont Laurier, la plus riche corroyeuse¹ de la cité, était venue le trouver. C'était peu après qu'un chevalier troubadour et son compagnon, un Anglais muni d'un arc de six pieds, eurent délivré le vicomte de Marseille des griffes d'Hugues des Baux².

La sœur de Constance, Madeleine, avait été violée et tuée par les gens des Baux lors de la capture du vicomte. Le chevalier troubadour avait démasqué un consul de la ville ayant manigancé ce crime. Pour punir ce félon, le viguier Hugues de Fer l'avait banni de la cité, exigeant qu'il prenne la croix en Palestine.

Seulement ce châtement n'était pas suffisant pour Constance. Elle avait donc proposé un marché à Ratoneau : s'il rattrapait le responsable de la mort de sa sœur et le lui livrait, elle l'épouserait.

Bel homme, Grégoire Ratoneau ne manquait pas de conquêtes. De surcroît il possédait nombre d'esclaves sarrasines pour satisfaire ses passions. Mais avec ses longs cheveux d'un noir bleuté, ses yeux sombres et sa peau ivoirine, Constance apparaissait comme l'une des plus belles femmes de Marseille. Surtout, elle était riche, sa tannerie produisant des peaux de qualité qu'elle vendait en Italie et en Espagne. Marié, il deviendrait son associé.

Il avait donc accepté et pris la mer. Quelques jours plus tard, ayant arraisonné la barque transportant le consul félon, il l'avait ramené à Marseille. L'homme était demeuré enfermé jusqu'à la nuit puis, avec l'aide de Constance, Grégoire l'avait conduit dans les jardins de Saint-Victor, en dehors des remparts. Là, à la lueur d'une lanterne, lié à une perche entre deux arbres, Constance l'avait écorché vif avec un couteau à trancher les peaux.

1. Tanneurs de peaux.

2. Voir : *Marseille, 1198*, du même auteur.

Jean d'Aillon

L'ancien consul avait effroyablement hurlé et supplié durant ses tourments, tandis que Constance arrachait des pans entiers de peau, membre après membre, selon de longues incisions. Une fois le supplice achevé, elle avait suspendu les dépouilles entre deux perches, à la manière des tanneurs. Enfin, comme sa victime demeurait vivante, elle avait aspergé de sel sa chair à vif.

Ratoneau avait assisté à la scène sans frémir, car à ses yeux il s'agissait d'un châtiment mérité. De plus, il partageait la cruauté de Constance. Un mois plus tard, les noces avaient été célébrées en l'église des Accoules.

Certes, ce n'était pas un mariage d'amour, juste une union d'intérêts, mais Constance ne voulait plus que son mari s'éloigne de longs mois en Orient. Elle lui avait demandé de ne commercer désormais qu'avec l'Espagne et l'Italie et de transporter seulement les peaux de sa tannerie et des autres corroyeurs de Marseille. Néanmoins, avec des cargaisons si volumineuses, un navire plus gros que les galères était nécessaire. Elle l'avait donc incité à acheter cette grande nef génoise à coque ronde : la Sainte-Madeleine, nommée en mémoire de sa sœur.

Avec deux fois moins d'hommes d'équipage, avait-elle assuré, ils pourraient charger dix fois plus de marchandises qu'une galère de même taille. Séduit, l'armateur avait fait ses calculs. La plus grande de ses galères, celle avec vingt rameurs par rang de nage, était longue de quinze cannes¹ et large de deux. Son équipage de soixante marins lui coûtait trois deniers par jour et par personne, même si quelques rameurs n'étaient que des esclaves. De plus, le ravitaillement de cet équipage réduisait la place du fret. Sa nouvelle nef était moins longue, mais plus large et plus haute. Enfin, sous le vent, elle avancerait à grande allure avec ses deux voiles, ce qui réduirait le temps du voyage. L'idée s'avérait donc bonne.

Seulement, Ratoneau et son épouse ne possédant pas la somme nécessaire pour acheter un tel navire, ils s'étaient asso-

1. La canne marseillaise faisait environ deux mètres.

Rome 1202

ciés dans une commanda avec le consul Guillaume Vivaud et le banquier juif Samuel Botin, deux bourgeois marseillais. La nef génoise avait été divisée en seize parts et chacun en avait pris quatre, les mises de fonds pour les voyages et le partage des bénéfices se faisant dans le même rapport.

Habituellement, aucun navire ne prenait la mer durant l'hiver, les vents étant trop défavorables. Mais, au début du mois de janvier 1202, le temps se montrait particulièrement calme et clément, aussi, Constance, dont la marchandise était prête, avait-elle suggéré qu'ils partent pour Rome sans attendre. Ils seraient ainsi les premiers à proposer des peaux sur les marchés et leur bénéfice n'en serait que plus grand.

Ratoneau avait hâte de naviguer sur sa nouvelle nef. De plus, une de ses galères avait ramené de belles épées de Damas, fort recherchées en Italie. Comme le maître marinier qui commandait à bord était aussi favorable à un départ anticipé, le voyage avait été décidé.

La traversée s'était déroulée sans incident. À Civita-Vecchia, ils avaient fait charger leurs marchandises sur cinq gros chariots tirés par des bœufs et, une semaine plus tard, ils arrivaient à Rome.

Au forum Boarium, le plus important marché de la ville, Ratoneau avait facilement obtenu de la place dans un entrepôt appartenant à l'église Santa Maria in Cosmedin. Connaissant les usages, le Marseillais avait négocié des droits de douane avantageux avec le cardinal Colonna en échange d'une substantielle donation.

Peaux et épées avaient été rapidement vendues à bons prix. En revanche, à part quelques ballots de fils d'or de Lucques et des draps de soie, l'armateur n'avait pas trouvé suffisamment de marchandises à ramener à Marseille. Il s'était donc résolu à faire escale à Pise pour se procurer de quoi remplir ses cales. En attendant, il avait embarqué des pèlerins.

Si, pendant des années, les croyants les plus aventureux se rendaient en Terre sainte, la perte de Jérusalem avait tari ce flot. Maintenant, les pèlerins les plus courageux se conten-

Jean d'Aillon

taient d'aller prier sur le tombeau de saint Pierre. Ceux qui redoutaient le passage des Alpes embarquaient depuis Marseille ou Saint-Gilles jusqu'au vieux port d'Ostie ou pour l'antique cité de Centumcellae, devenue Civita-Vecchia. Moyennant deux livres le voyage, ils transportaient avec eux leur eau et leur nourriture et ne coûtaient donc rien au capitaine du navire. Dormant à même le pont, ces pèlerins pouvaient même défendre la nef lors d'attaques de pirates. Car beaucoup n'étaient que des quéreurs de pardons, aventuriers qui accomplissaient les pèlerinages par procuration pour des pécheurs condamnés par l'Église mais ne voulant pas mettre leur vie en péril. Ces quéreurs ramenaient des testimoniaux, autrement dit des certificats, présentés ensuite aux prêtres ou aux tribunaux ecclésiastiques ayant imposé le voyage au pécheur.



— Mon ami, il commence à faire frais, dit Constance en frissonnant.

Sur sa robe, elle portait un b্লাiut en drap de laine pastel, étroitement lacé sur sa poitrine, avec une ceinture d'argent à laquelle étaient attachés une escarcelle de soie brodée, un aiguiller et une force¹. Son épais manteau de laine à col de renard était fermé par une agrafe d'or.

— Tu as raison, ma mie. Rentrons dans notre chambre, approuva-t-il.

À la poupe de l'entrepont s'étendait le paradis : trois minuscules cabines réservées aux maître marinier, premiers-mâtres, timonier, pilote, charpentier, écrivain du bord et chirurgien. Grégoire Ratoneau et Constance partageaient une de ses chambres avec une servante et l'écrivain du bord.

L'armateur tendit la main à son épouse dans la raide échelle du château arrière, puis l'accompagna dans l'escalier descendant jusqu'au paradis avant de remonter échanger quelques

1. Ciseaux primitifs.

Rome 1202

mots avec Filippo de Gènes, le maître marinier qui aidait le timonier à la manœuvre.

Filippo n'avait pas été favorable au départ de Civita-Vecchia dans l'après-midi. De vieux marins lui avaient assuré que les nuages du noroit n'étaient pas bons, bien que le vent paraisse favorable pour prendre la direction de Pise. Comme il n'y avait plus que cinq heures de jour, il aurait préféré attendre le lendemain mais Ratoneau, confiant dans son expérience et sa bonne étoile, avait passé outre.

— Tu vois, la mer est tranquille, Filippo ! lança l'armateur avec un sourire ironique.

Il aimait rappeler à son capitaine qu'il était aussi bon marin que lui. Meilleur, peut-être.

— Vous aviez raison, seigneur, approuva sobrement le Génois, levant les yeux vers les nuages poussés par une brise du sud.

— Dans combien de temps serons-nous à Porto Ercole ?

— Si le vent tient, deux ou trois heures. Je vais faire lacer les bonnettes¹. Nous arriverons à la nuit tombante.

— Bien. Demain, on sera à Pise.

Le capitaine hocha la tête sans que son visage de cuir bouilli révélât sa pensée. Bien que Génois, il n'était guère loquace et, malgré son accord apparent, s'inquiétait des nuages noirs accumulés au fond de l'horizon.

Ratoneau balaya du regard l'entrepont où s'entassaient les pèlerins. Sales comme des verrats, ces gueux avaient sorti un repas de leurs sacs et soupaient frugalement. Parmi eux, il y avait trois femmes accompagnées d'un prêtre et d'un clerc, quelques croyants véritables, mais la plupart affichaient des têtes de forbans, en particulier les quéreurs de pardons.

— Arrivé à Porto Ercole, tu feras surveiller ces estropiés. Qu'ils n'aillent pas à terre et ne fassent pas monter de garces. Je vais souper et me reposer. Appelle-moi en cas de difficultés.

1. Bandes de toiles qu'on lançait à la grand voile pour en augmenter la surface. Réalisée directement depuis le pont, cette manœuvre évitait de manipuler la vergue ou de monter dans le mât.

Jean d'Aillon

— Si fait, seigneur.

L'armateur se rendit au château de proue pour parler un instant au pilote, puis descendit, s'arrêta à la cuisine demander qu'on lui porte la soupe avant de traverser l'entrepont en examinant à nouveau longuement les pèlerins, s'assurant qu'il n'y avait pas de dispute en germe.

Une petite barque, utilisée pour se rendre à terre, était rangée entre les bancs de nage. Il vérifia son amarrage avant de se diriger vers sa cabine. Là, il frappa à l'étroite porte de bois et l'écrivain du bord vint ouvrir.

Celui-ci se nommait Cardenal. Clerc tonsuré et notaire, c'est lui qui vérifiait la cargaison et enregistrait les passagers. Il tenait aussi le journal de bord.

— On va nous porter la soupe, annonça Ratoneau, en entrant.

Le notaire s'effaça pour le laisser pénétrer dans la minuscule chambre. De simples planches soutenues par les piliers du pont supérieur formaient les couchettes. Ratoneau et sa femme s'allongeaient en haut tandis que la domestique et l'écrivain dormaient à même le pont, sur des paillasses. En face de ce lit, une autre planche servait de table avec un banc devant. Tout était solidement arrimé pour rester en place en cas de tempête.

Contre la paroi du fond, entre le lit et la table s'ouvrait une sorte de vasistas fermé par un volet. Entrebâillé, il laissait filtrer un peu de lumière. En cas de bataille et d'abordage, on pouvait tirer par-là, avec une arbalète rangée dans un coffre.

De ce coffre, Constance avait sorti du fromage et une perdrix rôtie achetée au port. La servante coupait d'épaisses tranches d'un gros pain. Une gourde pleine de vin était accrochée à la cloison. Ratoneau s'installa à l'instant où on frappait à la porte. C'était le cuisinier qui apportait une marmite de soupe.

La servante servit ses maîtres dans leur écuelle. Puis elle emplit celle qu'elle partageait avec l'écrivain notaire.

L'armateur marmonna un rapide bénédicité et le repas commença sans que les convives n'échangent une parole. Le

Rome 1202

souper terminé, la servante rinça les plats dans un seau d'eau de mer, sur le pont, et chacun s'installa sur sa couche. Ratoneau se serra dans les bras de son épouse en s'efforçant de ne pas gratter ses douloureuses piqûres de poux.

Bercés par la houle, ils dormaient depuis quelques heures quand un grand fracas et un violent coup de roulis les réveillèrent. Sans parvenir à se retenir, l'armateur bascula de la couchette et tomba sur la servante avant de recevoir sa Constance dans ses bras. Les deux femmes hurlèrent de peur et de douleur.

Au début de la nuit, la chambre restait éclairée par une lanterne en corne suspendue à l'un des barrots soutenant le pont. Mais la bougie de suif venait de s'éteindre. Dans le noir, Ratoneau parvint à saisir le montant de bois tenant la couchette à l'instant où la nef basculait avec un effroyable craquement. Les corps s'emmêlèrent à nouveau.

— Seigneur Dieu, pitié ! sanglota Constance.

— Vierge Marie, sauvez-nous ! hurla la domestique.

Ratoneau attrapa les deux mains de son épouse (tout au moins il pensait que c'était elle) et la força à s'agripper au montant.

— Du calme ! Ce n'est qu'une bourrasque ! cria-t-il.

En vérité, secoué en tous sens, lui-même n'en menait pas large. Il parvint néanmoins à se redresser, gardant la tête basse, pour ne pas heurter le barrot.

— Je sors ! cria-t-il, tandis que le tonnerre grondait, faisant vibrer la coque.

— Où vas-tu ? hurla Constance.

— Filippo a besoin de moi. Tiens-toi bien ! Le plus grand péril dans une tempête est de se blesser en heurtant quelque objet. Tu ne risques rien en restant dans cette chambre.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'une trombe d'eau entra par l'écoutille haute. S'agrippant au lit, il parvint à l'ouverture et la referma, la coinçant avec le taquet.

— Ne me laisse pas ! gémit Constance.

— Seigneur, restez avec nous ! suppliait la domestique.

Jean d'Aillon

Seul le secrétaire ne bronchait pas, ayant connu d'autres tempêtes, il savait qu'il n'y avait rien à faire, sinon prier le Saint-Esprit.

— Je vais revenir, promit-il. Tenez-vous bien !

À tâtons, Ratoneau parvint à traverser la chambre et pousser le loquet fermant la porte.

Sur le pont inférieur, embruns et bourrasques glaciales le saisirent. Malgré le tumulte de la tempête et le souffle des rafales, il entendit les hurlements d'effroi, les prières et les gémissements de désespoir des pèlerins.

Ne pouvant rien faire, il les ignora. Chancelant, il réussit à fermer la porte et s'agrippant où il pouvait, il monta l'escalier conduisant au pont supérieur. La mer était si haute que les vagues le couvraient par instants, s'écoulant en cascade à travers les rambardes.

Quand un éclair déchira le ciel, il découvrit une vision d'épouvante. Des corps meurtris, sanglants, glissant le long du pont. Une voile à moitié déchirée pendant à une vergue.

Il se trouvait à mi-chemin quand le pire arriva : la nef se couchait. L'extrémité des esparts toucha l'eau et il comprit qu'ils chaviraient. Il entama un Notre-Père pendant que le bateau restait en équilibre instable. Alors, contre toute attente, la coque se redressa et la nef repartit dans la mer furieuse.

Le cœur battant, cramponné à la rampe, l'armateur atteignit le pont supérieur. La lune apparut un instant à travers les nuages et il reconnut la silhouette du capitaine sous le château avant. Le marin tirait un cordage pour affaler la voile dont les bonnettes n'avaient pas été détachées. Ratoneau se dirigea tant bien que mal vers lui en empoignant la rambarde du passavant à deux mains.

— Qui tient la barre ? cria-t-il afin de surmonter les hurlements du vent.

— Antoine et Reforçat, seigneur.

C'était le timonier et l'un des premiers-maîtres.

Ratoneau allait lui prêter main-forte pour abattre la toile lorsque la pluie se mit brusquement à dégringoler. Une averse

drue et glaciale qui les cingla comme des flèches. Puis, soudain une vague grosse comme une montagne les submergea, emportant deux hommes qui tentaient d'abaisser la vergue. Le capitaine lâcha le cordage et la voile se gonfla si bien que le navire se mit à rouler en tous sens. Après le retrait de l'eau, ce fut le château arrière qui s'écroula dans un fracas épouvantable, écrasant la barre et les timoniers qui se trouvaient dessous.

L'armateur marseillais devint livide comme un linceul. Sans gouvernail, son navire était perdu. Il lui revint à l'esprit que les mérous se délectaient de chair humaine. Allait-il être dévoré par ces poissons dont lui-même se régalaient ?

La fureur de l'ouragan redoubla et brisa finalement la vergue, arrachant complètement la voile qui disparut dans la nuit.

— Malédiction ! murmura le capitaine en se cramponnant au bordage.

Cette situation désespérée provoqua un sursaut d'énergie chez l'armateur qui hurla aux marins de mouiller les ancres pour ralentir la course du navire. En effet, à l'allure où il allait, celui-ci se briserait tôt ou tard sur des rochers.

En même temps, s'accrochant aux rambardes, il rejoignit les hommes d'équipage qui essayaient de délivrer les marins prisonniers des décombres. Le capitaine le suivit. Le pont était encombré de morceaux d'espars, de cordages et de poulies. Par instants, les hurlements des pèlerins couvraient le tumulte des bourrasques tourbillonnantes.

C'est alors que Ratoneau prit conscience que l'aube naissait. Arrivé devant les restes du château arrière, il s'empara de la hache d'un marin et se mit furieusement à trancher cordages et morceaux de charpente. Avec les autres hommes d'équipage et le capitaine, et malgré la fureur des éléments, ils parvinrent à jeter à l'eau le tambour de bois des haussières d'ancre qui disparut dans les flots, entraîné par les gros galets percés servant à immobiliser le vaisseau.

Après ce travail exténuant, les sauveteurs atteignirent le timonier et le quartier-maître. Le premier était mort, écrasé

Jean d'Aillon

par un madrier, mais le second n'avait qu'un hématome à l'épaule. Ayant dégagé un des gouvernails, le capitaine le maintint solidement pendant que ses hommes jetaient à l'eau les derniers débris.

— Dieu est juste ! cria alors Ratoneau à son rude équipage épuisé de fatigue. Il a choisi de nous sauver, prions pour le remercier !

À ces mots, il se jeta à genoux sur le pont, encore ballotté en tous sens. Marins et pèlerins l'imitèrent, entamant en chœur le *Salve Regina*.

*Salve, Regina, Mater misericordiae,
Vita, dulcedo, et spes nostra, salve...*

Le chant sacré monta vers les cieux avec une telle puissance qu'il surmonta le vacarme du vent et des vagues.

Ces dévotions terminées, les hommes d'équipage descendirent le timonier dans une cabine et rassemblèrent les blessés.

Sur l'entrepont, ces derniers étaient nombreux. En roulant, un tonneau à eau détaché avait brisé la barque et gravement mutilé plusieurs pèlerins. D'autres n'avaient que des contusions et des entailles, mais plusieurs avaient disparu dans les flots.

Sur place, Constance et sa femme de chambre aidaient le chirurgien. Quand Ratoneau les rejoignit, ce dernier coupait le pied d'un marin, broyé par le tonneau.

Solidement maintenu, le blessé tentait de se dégager en hurlant comme s'il ne croyait pas aux capacités du praticien qui l'amputait. Pourtant le chirurgien du bord n'était pas un de ces clercs, fréquents sur les nef, ne connaissant rien à la médecine. Moine de Cîteaux, il avait accompagné des croisés et appris les rudiments de la médecine sur les champs de bataille. Chassé de son ordre pour s'être trop intéressé à l'anatomie, il avait été engagé par Ratonneau, et ce dernier n'avait eu qu'à s'en féliciter. Le mire était précieux car, non seulement il possédait un jugement sûr, mais son sac de médecin était toujours bien rempli de drogues, ventouses, charpie et onguents. De plus, il possédait des tranchoirs pour réaliser

proprement des amputations qui, si elles étaient douloureuses, sauvaient parfois la vie du blessé.



Porté par un vent arrière venu du nord, le navire fut encore ballotté une grosse heure. Les premiers-mâîtres terminèrent des réparations de fortune et le capitaine, ayant fait remonter les ancres, put larguer un morceau de toile sur le mât avant. Avec le timon restant et quatre hommes aux rames, il était à peu près possible de diriger la nef. Mais des réparations s'imposaient, sans compter l'eau dans la cale qu'il fallait rapidement vider.

— Selon toi, où sommes-nous ? demanda Ratoneau à Filippo de Gênes, après avoir fait le tour du navire pour constater les dégâts.

S'il était soulagé d'avoir sauvé sa nef et conservé sa vie, l'avenir s'annonçait sombre. Vergues et esparts avaient disparu ou étaient brisés, sauf l'élément qui tenait le dernier morceau de voile ; nourriture et eau s'avaient gâtées ; de bons marins avaient disparu ; une ancre de pierre avait brisé un bordage à deux pieds de la ligne de flottaison. Enfin, toute leur marchandise serait abîmée par le sel.

Comment rentreraient-ils à Marseille ? Et s'ils y parvenaient, comment feraient-ils face aux dépenses pour remettre le navire en état ? Ce premier voyage s'avérait un désastre.

— Nous avons filé quatre bonnes heures depuis le début de la tempête. D'après le soleil, nous devrions être près de la Sardaigne.

Ratoneau se passa une main sur le visage. Les côtes de Sardaigne étaient inhospitalières et les pirates nombreux.

Autour d'eux, ciel et mer se confondaient. Les flots restaient irrités même si le vent s'était apaisé. La tempête pouvait reprendre à tout instant.

— Mets la barre au couchant ! Il faut trouver une crique isolée pour faire de l'eau et réparer.

Jean d'Aillon

Moins d'une heure plus tard, des côtes rocheuses sortirent de la brume. Restait à dénicher une baie accueillante.

Le capitaine se rapprocha du rivage et, ayant repéré une calanque, le pilote mit le cap dessus. À l'avant, Ratoneau et quelques marins scrutaient les eaux, essayant de distinguer le fond. Sur les bancs de nage, les rameurs forçaient sur les manches.

Finalement, la nef s'engagea dans un passage. Les parois rocheuses, abruptes et inhospitalières, défilèrent de chaque côté. Voile affalée, ils voguaient sur leur erre, complétée par quelques vigoureux coups de rame. Soudain le goulet s'élargit en une crique tranquille, véritable port naturel bordé de pins dressés sur le rivage.

Or, ce n'est pas ce paysage qui attira leur attention, mais la galère sarrasine.

IV

Sarrasine, elle l'était à l'évidence. Ratoneau reconnaissait sans hésiter les bâtiments infidèles, moins gros que les galères génoises ou amalfitaines à deux rangs de rames.

Longue d'une centaine de pieds, avec quarante rames, celle-là n'était qu'une galiote à un seul rameur sur chaque banc. Peinte en rouge, sa voile écarlate était partiellement déchirée. Sans doute l'équipage n'avait-il pu l'affaler à temps. Gonflée par le vent, la toile avait drossé la galère sur les brisants. Prisonnier des rochers ayant percé sa coque, le navire n'avait pas sombré, mais ne reprendrait jamais la mer.

Le maître marinier ordonna de jeter les ancres de pierre afin de rester à distance de la galiote d'infidèles. Même de petite taille, ce bâtiment portait une soixantaine d'hommes. Deux fois l'équipage de leur propre nef.

Celle-ci s'immobilisa finalement à quelque cinq cents pieds, à peine plus qu'une portée de flèche.

— Protégez-vous ! cria Ratoneau, s'abaissant derrière la rambarde du passavant. Ils ont certainement des arcs !

Chacun se réfugia où il le put pendant que les premiers-mâîtres partaient chercher leur coutelas, car qui pouvait douter qu'il y aurait bataille ?

Avançant accroupi derrière la rambarde, Ratoneau rejoignit Filippo de Gènes qui ne quittait pas des yeux la galiote. Sur

son pont, quelques Sarrasins s'étaient rassemblés pour observer la nef chrétienne mais la plupart des marins n'avaient pas interrompu leur activité : ils sortaient de gros ballots de la cale tandis que, sur les rochers, une poignée d'hommes les hissaient avec des cordages.

On vidait le navire de sa marchandise pour l'abandonner.

Ratoneau observa que si les marins n'étaient pas armés, excepté quelques couteaux, deux hommes à la proue portaient des épées droites, ces lames que les Maures appelaient des *harbah* ou *ifranji*, car elles avaient la forme des épées franques. Revêtus d'une sorte de gambison de couleur verte, ces deux-là étaient coiffés de *baydah*, des casques pointus en forme d'œuf avec un protège-nuque de mailles.

Plus loin, vers le milieu de la galère, trois autres Maures menaient une discussion animée en désignant la nef chrétienne. Contrairement aux marins et aux deux hommes armés, ils portaient de riches robes et des coiffes.

Le plus âgé, à la barbe entièrement blanche et à la chevelure couverte d'un large turban immaculé était habillé d'un manteau sombre sur une tunique verte. Le deuxième, plus jeune et à la barbe grise, était revêtu d'un *chalwar* de laine rouge avec un *fessel*¹ blanc enroulé sur la tête. Enfin, le dernier, qui arborait une fine barbe noire et portait une *harbah* au travers du torse et une dague ciselée, était revêtu d'une épaisse robe bleu de Perse et d'un *kafieh* assorti dont les extrémités tombaient sur ses épaules.

Il s'agissait certainement des armateurs et du capitaine. Devinant leurs craintes, le Marseillais réprima un sourire cruel. La galère commerçait à coup sûr avec les comptoirs du Temple et des Hospitaliers. Or, des traités liaient les grands maîtres des moines chevaliers aux marchands sarrasins : leurs marins se prêtaient mutuellement assistance en cas d'avarie ou de naufrage. Ces infidèles devaient donc se demander si la nef pouvait les aider, bien qu'elle soit, elle aussi, désemparée.

1. Le *chalwar* était une robe serrée à la taille, le *fessel* une sorte de *kafieh*.

N° d'édition : L.01ELIN000346.N001
Dépôt légal : octobre 2013